



tel qu'au
16 avril 2019

Souviens-moi

volume deux

par yves pagès

Somme provisoire, feuilletable ici même,
téléchargeable sans frais, reproductible à la seule
condition d'une mention de l'auteur et du site d'origine.

archyves.net

Retour aux sources d'amnésie sélective

Les premiers Souviens-moi sont nés à l'automne 2011 sur archyves.net, déposés comme à tâtons sur mon pense-bête, puis collationnés en un semblant de volume sur le site, dans l'incertitude d'une suite livresque à donner... ou pas. Et puis la série s'est mise à prendre consistance, rendez-vous d'évidence avec d'intimes sédimentations, perdurant bien au-delà du pari stupide de sa contrainte initiale : entamer chaque début de phrase par « De ne pas oublier... » – ce qui n'est pas une mince affaire syntaxique. Cette dénégation liminaire m'a sans doute aidé à accepter le piège inquisitoire de l'aparté, cette confiance en circuit-fermé, soudain mise à nu, hors de soi, sans plus aucun masque de fiction.

Presque malgré moi, le système d'échos a pris sa vitesse de croisière, exhumant des pans entiers d'une mémoire que j'avais cru perdue dans je ne sais quelles limbes, conjurant leur nature évanescence pour les mixer à la chaîne. Parmi ces flashbacks, j'ai revu passer du monde : corps étrangers et attaches familiales, événements infra-

historiques et amours éphémères, pensées fugaces et chroniques urbaines, sensations épidermiques et amitiés résiduelles, tout ce qui donne sa matière au récit intime quand il accepte sa dimension collective, exogène, composite. Plus je creusais au dedans d'un moi supposé – le petit vécu rien qu'à soi –, plus le dehors me débordait de l'intérieur, par bribes disparates et rumeurs intestines. Et sur la durée, se profilait le moment où il faudrait rassembler ce qui me dispersait à mesure.

Un livre, ça sert d'abord à ça, assumer l'arbitraire d'un point final, clore un cycle, quand le processus en cours, lui, ne demanderait qu'à se perpétuer, défricher toujours plus avant le terrain d'aventures. J'ai donc profité d'un moment d'accalmie – alors que les réminiscences avaient l'air de se tarir – pour organiser un semblant d'unité. Et ça m'a fait du bien de croire que l'affaire était classée, ou du moins que ces ruines exhumées formaient un dédale familier, que j'avais fait le tour de certains sous-ensembles flous, éradiqué le vivier de mes lacunes abyssales, accolé chaque pièce du puzzle à sa mitoyenne, selon une géométrie intuitive, dentelée, fractale. J'espère ne pas abuser, ici, du charme des analogies illustrant les motifs de mon enquête à contre-courant des forces vitales de l'oubli.

Une fois arrêtée la délicate combinatoire du bouquin, j'étais soudain devenu incapable d'ajouter ou retrancher le

moindre souvenir du mystérieux agencement. L'illusion de former un Tout – surtout quand chaque micro-paragraphe vous a ramifié, démultiplié, repeuplé –, c'est réconciliant, faut profiter de ce rare moment : quand le « je » fait bloc avec ses propres altérités, ni proches ni lointaines, enfin indifférenciées. Mirage récapitulatif qui tombait à point nommé : cinquante ans d'âge.

Et voilà que ça m'a repris un an ou deux après la sortie du livre en 2014, quelques oublis marquants remontés à la surface, des Souviens-moi qui manquaient à l'appel, par-ci par-là. Ravivements de braises éphémères, petites lueurs mentales, vite retombées en sommeil, sans lendemain ni goût envie de risquer l'auto-parodie. Sauf qu'à la longue, remis bout à bout, ça redessinaient quelque chose en pointillé, la radiographie d'autres dents creuses excédentaires. Un nouveau rébus de rebuts.

Alors, plutôt que les laisser en friche, déshérence ou lévitation, autant les mettre en partage là où tout a commencé, sur archyves.net, non pour préméditer une quelconque réédition augmentée, juste pour laisser ce chantier entr'ouvert et quelques raies de lumière sortir de ma boîte noire mémorielle sans chercher à prévoir ou post-méditer, comme au tout premier jour, ce qu'il en adviendra...

Montreuil, 22 mars 2019

De ne pas oublier le sale garnement, sinon le petit merdeux que j'ai dû être à bien y repenser quarante ans plus tard : moi, au sortir du collège, avisant une rombière en manteau de fourrure, dans la rame d'un métro bondé, et m'approchant pour lui demander d'une voix de fausset « Votre truc, c'est du synthétique ou du vrai poil d'animal? », tout en sortant de ma poche un zippo dont la mollette crissait déjà sous mes doigts, prêt à enflammer sa peau de bête, ou pas.

De ne pas oublier cette fillette métis perchée sur un tabouret qui, pieds ballants face à l'objectif du photographe, ne peut s'empêcher de se mordre les

lèvres, d'ébaucher un sourire ou une moue de travers, puis de chercher sa maman des yeux, la bouche bée ou carrément boudeuse, toutes poses interdites selon les normes d'une carte d'identité, comme la dame du guichet d'État-Civil leur en a déjà fait la remarque au vue d'une série de portraits délivrés par la flasheuse automatique du Monoprix à côté, fillette impossible à figer sur place donc, et pourtant si, *in extremis*, maintenant que, assis sur le même siège, je me tiens bien droit et du premier coup conforme au cadre légal, avec deux minutes plus tard une gueule de repris de justice validant dix ans de liberté supplémentaire sur mon prochain passeport.

De ne pas oublier que le tire-comédon, outil familial de mon adolescence acnéique, doté d'un nom rare qui faisait penser à quelque animal exotique ou de pure invention, m'a permis d'extraire préventivement un tas de points noirs, mais donné à saisir aussi, par analogie du concret et du poétique, une phrase à mes yeux fétiche de Paul Valéry : « *Ce qu'il y a de plus profond en l'homme, c'est la peau.* »

De ne pas oublier le reportage de *Paris-Match* lu chez ma grand-mère deux mois après l'élection de Mitterrand, ces double-pages consacrées à l'empalement mortel du fils de Romy Schneider sur les grilles d'une propriété cossue à Saint-Germain-en-Laye, chez la famille de son beau-père je crois, et combien cela m'a marqué de façon indélébile, sous le poids endeuillé des mots, le choc granuleux des photos, tandis que la fraternité ressentie envers le petit Didier – ou Denis, non c'est plutôt David je crois –, ce martyr de quatre ans mon cadet, fraternité nourrie par la terreur rétrospective d'avoir échappé au même sort lors des diverses escapades nocturnes, finirait par supplanter dans ma mémoire l'abolition de la peine capitale et la mise au rencart de la guillotine à l'issue des vacances de l'été 1981.

De ne pas oublier que, à deux-trois semaines des oraux du bac français, celui qui m'avait prêté main forte en décryptant les signes de la dégénérescence bureaucratique dans le poème *Les Assis* de Rimbaud, un père dont les conseils éclairés m'ouvraient des horizons tout en m'encombrant

de sa lourdeur doctorale, ce foutu géniteur omniscient deviendrait un jour l'archétype du vieillard goitreux, ventru, claudiquant la tête basse d'une chaise à l'autre, cloîtré entre les murs de livres de sa retraite clochardisée, souffrant de tous les tares des assis perpétuels décrites par ses soins un quart de siècle auparavant.

De ne pas oublier que je n'ai pas encore trouvé la force – mais s'agit-il d'une force ou d'un point faible à respecter ? n'importe – disons le courage glaçant ou l'insouciance réflexe d'effacer sur mon téléphone portable les numéros de certains de mes proches trop tôt décédés : Laurent Massenat, François Keen ou Solveig Anspach.

De ne pas oublier que ma première dissertation de philosophie en hypokhâgne, censée commenter le fameux adage « Qui ne dit mot consent », me valut des pages entières biffées d'un trait rouge et ce jugement professoral dans la marge : *logomachie*, mot encore étranger à mon vocabulaire dont j'allais porter fièrement l'opprobre jusqu'à la fin de l'année.

De ne pas oublier ce bal du 14 juillet, dans la cour d'une caserne de pompiers où, essuyant des regards tantôt compatissants tantôt excédés, je m'étais frayé un passage sur la piste de danse avec une canne de jeune handicapé nanti d'une patte folle, imposture de mauvais goût visant à séduire Géraldine, à moins que ce ne soit elle qui, contre la promesse d'un baiser, m'avait mis au défi de contrefaire ainsi le boiteux en public.

De ne pas oublier que mon père avait pour chaque bouquet d'herbe folle, la moindre fleur des champs ou tel arbuste poussant au bord d'une décharge publique le don de baptiser ladite plante de trois manières différentes – d'après son nom d'usage vulgaire, d'après son appellation savante horticole et enfin d'après sa racine en langue morte latine –, ce qui rallongeait d'autant l'heure d'en finir avec ces interminables promenades champêtres.

De ne pas oublier que, invité par un adepte de la Scientologie à évaluer l'état de ma psyché, j'avais accepté de le suivre dans une spacieuse bou-

tique du quartier Latin, puis de cocher OUI ou NON aux dizaines de questions d'un QCM standard, avant d'enserrer les poignées d'un galvanomètre pour évaluer « mon état de stress », anormalement élevé sur l'écran de contrôle, le moment ou jamais d'arrêter mon reportage en milieu sec-taire, à moins que, histoire d'échapper à son diagnostic habituel, je préfère improviser un accident dans le protocole du test, en m'effondrant par terre, bave aux lèvres, sans connaissance, puis, face à « l'état de panique » de mon bienveillant recruteur, éclater d'un rire sardonique.

De ne pas oublier que près des deux tiers des migraineux ne sont pas conscients de l'être, incapables de mettre un nom sur la gêne latente qui, par intermittence, leur parasite la vie d'une façon, comment dire, sourdement indéterminée.

De ne pas oublier que l'examinatrice de mon oral du bac français, recroisée quelques jours plus tard, allait me soumettre à un autre genre d'épreuve dans l'intimité de sa chambre à coucher : lui lire à voix haute les premières pages de

Ma Mère de Georges Bataille avant de passer aux travaux pratiques sous son intimidante autorité.

De ne pas oublier que la voisine de ma grand-mère, institutrice en arrêt maladie perpétuelle, qui, sans doute pour se rajeunir, teintait régulièrement ses cheveux à l'henné avant d'aller faire sa sieste, se réveillait avec des airs de sorcière safranée et un motif supplémentaire de fuir la compagnie de ces « sales gosses tout juste bons à vous empoisonner l'existence ».

De ne pas oublier que Tonio, le plus indolent de mes camarades de lycée, un grand brun avec des chaussettes dépareillées, se plaisait à consigner par écrit ses rêves érotiques, journal d'intimité nocturne qui, confondu avec d'autres cahiers traînant sur sa table, fit le tour de la classe, nourrissant nos pires sarcasmes puis, au fil des pages, un zeste de jalouse admiration.

De ne pas oublier que plus de trente ans après la catastrophe de Tchernobyl, les gros mammifères (élans, cerfs, sangliers, loup) ont proliféré,

donnant à cette zone d'exclusion radioactive, un faux air de réserve naturelle, même si, à y regarder de plus près, outre la raréfaction des hirondelles au printemps, décimées par les effets du césium 137, on observe que les toiles d'araignées d'ordinaire tissées selon la distribution homogène de leurs fils de soie suivent désormais une trame décalée, irrégulière, incomplète, comme dans les expositions d'Art Brut ces dessins reproduisant à l'infini un certain désordre psychique.

De ne pas oublier que j'ai attendu plusieurs décennies avant de me pencher sur le sens du mot *procrastination* qui m'avait toujours fait penser, selon une intuition homophonique, au bruit d'une mâchoire mastiquant une crevette non décortiquée.

De ne pas oublier que lors d'un voyage familial au Mexique, l'ingestion d'un tacos renfermant des huîtres déjà mortes sous une sauce suspecte m'avait valu huit jours de *tourista* carabinée et allégé de quelques kilos au retour de ce périple archéologique d'une toilette l'autre.

De ne pas oublier que, posé sur la chaudière trônant au milieu de la cuisine, le petit tonneau en céramique où gisait une mer de vinaigre m'a inspiré depuis la nuit des temps de mon enfance un effroi mêlé de fascination face à ce semblant de méduse sanguinolente flottant en surface, sitôt le bouchon ôté, spectacle qui par association de hantise s'apparentait à mes yeux au reliquat d'une fausse couche maintenue là, au secret.

De ne pas oublier qu'écrire ça revient à interrompre son propre flux de conscience pour mieux en imiter le cours détourné.

De ne pas oublier que lors du même séjour familial à Mexico, nous avons été contraints de suivre toutes les étapes d'un pèlerinage politico-muséal, devant telle fresque de Diego de Rivera, puis tel tableau de Frida Kahlo, puis face à la maison rouge de Trotski, ce fameux exilé bolchevique assassiné d'un lâche coup de piolet par un ignoble agent double missionné par l'odieux despote Staline, etc., alors que partout sur les murs je voyais fleurir des affiches ou des slogans majuscules

vantant les mérites d'un Partido Revolucionario Institucional qui semble-t-il monopolisait ici le pouvoir depuis des décennies, d'où cette question posée à notre guide suprême, alias mon père, si fier d'avoir été dissident trotskiste au début des années 40 : « Ben dit, papa, ça a l'air super-chiant ta révolution permanente ? »

De ne pas oublier que j'ai longtemps confondu la Belle au bois dormant et Blanche Neige, l'amont et l'aval, roboratif et bourratif, l'abscisse et l'ordonnée, rutabaga et topinambour, automne et printemps, et qu'il m'arrive encore de confondre sur un arbre généalogique cousin et neveu, ou sur un relevé bancaire débit et crédit, ou en marche arrière automobile la gauche et la droite, de même que sur la scène d'un théâtre côté cour et côté jardin, ou en terme de navigation bâbord et tribord, ces pertes de repères reconduisant une propension enfantine à la libre association des contraires.

De ne pas oublier que, du temps où abondaient les cinéma classé X, parmi les films porno dont je

collectionnais mentalement les titres en sortant du collège, il m'en est resté un – *Fermeture pour travelo* –, dont je me demande s'il a réellement existé ou s'il s'agit d'un commentaire graffité sur le rideau de fer, au terme des années 70, après la faillite en série de ces salles obscures.

De ne pas oublier que, pour nourrir au plus près du réel un roman en cours d'écriture, j'avais arraché quelques pages du cahier dévolu, dans l'église Notre-Dame-de-Lorette aux intentions de prières à Sainte-Rita, et que, ni fier ni honteux de cette profanation, chaque fois que le hasard me conduit à passer dans les environs en scooter, il me revient à l'esprit des bribes de vœux dont ces deux-ci : *Seigneur, enlève-moi le mal dans ma tête et j'espère que à bientôt*, dont je me sens tenu de porter les désespérants messages quelques centaines de mètres plus loin, en continuant ma route jusqu'au carrefour suivant, rarement au-delà.

De ne pas oublier que, suite à une panne de voiture, ayant échoué avec un couple d'amis à Gaeta, une ville portuaire au sud de Rome, puis

erré en pleine nuit le long des hauts portails d'un quartier résidentiel, leur fils d'a peine 6 ans, Arthur, effrayé par les aboiements pavloviens d'un molosse aux aguets de l'autre côté de la grille l'avait mis en fuite en le traitant d'une voix nette et sans réplique de « Fasciste ! »

De ne pas oublier que je n'ai jamais connu à mes parents qu'une seule voiture : une 4CV gris souris dont la production à l'usine de Renault Billancourt avait cessé l'année précédant ma naissance, avec son moteur à l'arrière et une roue de secours qui occupait une bonne partie du coffre avant, véhicule devenu totalement folklorique à la fin des années 70 et qu'il fallait parfois démarrer à la manivelle, tâche qui m'incombait désormais et provoquait aussitôt un attroupement de piétons hilares qui finissaient, pour ma plus grande honte, par m'applaudir au premier vrombrissement du moteur.

De ne pas oublier les affiches qui, en ce printemps 1975, recouvraient les murs de mon quartier, alignant comme sur des étagères trois fois trois têtes au cou tranché, avec écrit en énorme

caractères rouge sang : 60 ANS D'INJUSTICE, et en sous-titre : *1915, les Turcs exterminent un million et demi d'arméniens*, vision d'horreur qui succédait à ma visite en famille, l'été précédent, de l'Ossuaire de Douaumont, où j'avais traversé une cave voûtée dont les parois étaient jonchées de crânes humains, ceux des milliers de soldats inconnus exhumés dans la campagne environnante depuis 1918, et dont « personne ne [savait] s'ils [étaient] Français ou Allemands », selon la réponse de la guide à mon insistante curiosité.

De ne pas oublier que l'inséparable ami de mon grand frère, quand il partageait nos vacances d'été, occupait chaque matin la salle de bain une heure entière, non pour se savonner récurer rincer plus intensément que la moyenne, mais pour simuler cette toilette intime en laissant couler l'eau de la douche dans le vide sans jamais se mouiller le moindre centimètre de peau, simulacre rituel qui m'inspirait indistinctement admiration et dégoût.

De ne pas oublier que, depuis le temps que je me plaignais d'avoir « des étoiles dans le ventre », on

avait fini par prendre au sérieux ma métaphore puérile en m'envoyant à l'hôpital pour un examen plus poussé : soit un « touché rectal » commenté en direct par celui qui, avec son doigt ganté de latex dans mes entrailles, se servait de mon cas supposée de « colite spasmodique » pour blablater doctement auprès d'une dizaine d'étudiants placés en arc de cercle dans mon dos, me rappelant soudain la fessée déculottée, dont j'avais écopée en Primaire, et la leçon de morale de l'institutrice, résolue à soigner ma nature « colérique ».

De ne pas oublier que, après avoir travaillé un mois et demi comme veilleur de nuit dans un hôtel de l'Ouest parisien, j'ai été viré du jour au lendemain pour sommeil abusif sur mon lit de camp et tapage nocturne un soir de beuverie tardive avec des amis de passage, et que vu ces deux fautes lourdes, je n'ai touché que les deux tiers de ma paye, amputés du reste dès la semaine suivante, pour aider un pote dans le besoin, le dandy irlandais-bamiléké Jimmy, qui faute d'avoir pu me rembourser de son vivant, m'a offert quelques années durant son inestimable amitié.

[à suivre]